

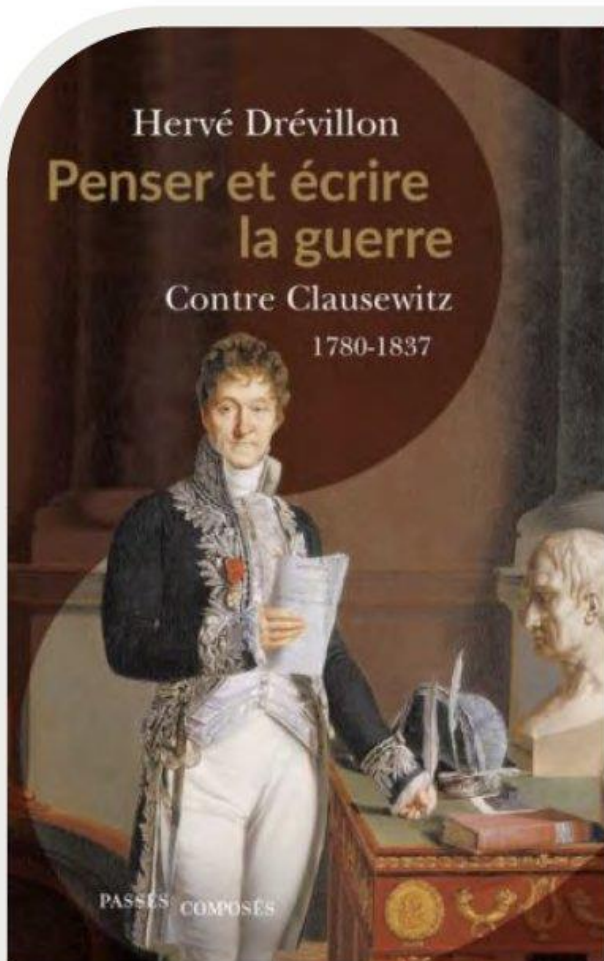
# ERI



N° 5 - DECEMBRE 2022



E.R.I. ÉTUDIER . RÉFLÉCHIR . INTERPRÉTER



Hervé DRÉVILLON, *Penser et écrire la guerre. Contre Clausewitz (1780-1837)*, Paris, Passés composés, 2021, 320 pages,

ERI

TREMLIN  
sécurité défense

## « Penser et écrire la guerre. Contre Clausewitz, 1780-1837 » d'Hervé Drévillon, 2021

Par Karine Rousseaux

### LE CONTEXTE

**La figure écrasante de Clausewitz dans le champ de la théorie de guerre**

Le titre de l'ouvrage d'Hervé Drévillon laisse présager qu'il s'attaque à l'un des penseurs de la théorie de la guerre le plus lu, étudié et enseigné : Carl von Clausewitz, officier prussien et en charge de la formation militaire du prince héritier de Prusse, le futur Guillaume Ier. Théoricien, de la guerre, en s'appuyant notamment sur la guerre de 7 ans (1756-1763), à laquelle son père participa, et les guerres révolutionnaires et napoléoniennes, Clausewitz rédigea « De la Guerre », publié en 1837 par sa femme, après sa mort. La distinction qu'il opère dans son ouvrage « De la Guerre », entre « guerre absolue » et « guerre réelle » en constitue le premier grand axe. Comme il l'écrit dans son livre 1, « La guerre n'exige pas toujours que l'on se batte jusqu'à l'anéantissement de l'un des deux camps ». Le deuxième grand axe de sa pensée est contenu dans l'une de ses phrases les plus connues : la guerre serait « la continuation de la politique par d'autres moyens », insistant ainsi sur la distinction des moyens, militaires, et des buts, politiques, de guerre. La victoire militaire n'est pas corrélée à l'anéantissement de l'adversaire. Le propos d'Hervé Drévillon est-il donc de désacraliser cette figure majeure de la pensée militaire ?

### L'AUTEUR ET SA THESE

Hervé Drévillon est un historien de l'histoire militaire, professeur à Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Il a écrit ou participé à de nombreux ouvrages militaires comme *L'Impôt du sang* (Tallandier, 2005), *Batailles* (Seuil, 2007), *L'Individu et la Guerre* (Belin, 2013) ; *Histoire militaire de la France* (Perrin, 2018) et *Mondes en guerre* (Passés composés, 2019). Son dernier ouvrage a suscité de nombreux débats chez les historiens spécialisés dans le fait militaire. Selon Drévillon, la place de Clausewitz a été surestimée par rapport à celle d'autres théoriciens de l'époque, parfois en lutte contre lui (d'où le « contre Clausewitz » dans le titre, qui renvoie à ses contemporains) et sa pensée réduite à des lieux communs comme celle de la guerre comme « continuation de la politique par d'autres moyens », déjà formulée en 1587 par François de la Noue (page 15). Ses sources d'inspirations et de références ont été passées sous silence et ses travaux sur les guerres révolutionnaires et napoléoniennes reposent sur des sources limitées. Il aurait donc biaisé notre regard sur les guerres révolutionnaires et napoléoniennes.

C'est un ouvrage dense en connaissances, citations et références

dont l'objectif est certes de rééclairer sa pensée et les critiques qu'il reçut à son époque (Jomini l'accusa de nombreux plagiat) mais surtout : « Il faut donc s'appuyer sur Clausewitz pour étudier la construction contre Clausewitz du champ de la pensée militaire » (page 9).

## LE RESUME DU TEXTE

**- Une première partie sur le contexte « militaire » (« Le champ de Mars »), dans lequel Clausewitz s'inscrit mais où il n'est pas l'unique théoricien.**

La première grande idée développée par Drévilion est de mettre en valeur le monde des auteurs militaires de l'époque. La pensée, la théorie de la guerre se sont mises en œuvre et construites dans un champ littéraire, avec la recherche de publication/publicisation, c'est à dire la recherche d'insertion de cette pensée dans l'espace public. Il y a donc une véritable « stratégie d'auteur ». C'est dans ce contexte « militaire », selon le terme utilisé par Drévilion, qu'il convient de replacer Clausewitz. Les auteurs s'appuyaient sur des guerres de leur temps, des guerres réelles, privilégiant la démarche historique : ainsi, l'auteur de référence au XVIIIème, Antoine de Jomini, l'un des principaux critiques de Clausewitz, développe dans son *Précis de l'art de la guerre*, paru en 1837, sa pensée, ne prenant exemple que sur les guerres révolutionnaires et impériales. Et ces auteurs militaires s'inséraient dans le contexte social, militaire et politique de leur époque. Ils étaient donc plutôt du côté du pragmatisme. Clausewitz formule lui, à contrario, une « essence de la guerre », notamment morale, qui dépasse l'histoire, qui présente des caractères permanents et absolus, sans nier cependant que des conditions (« frictions ») conjoncturelles puissent exister. Il privilégie une approche didactique voire idéaliste. C'est d'ailleurs ce concept de « guerre absolue » qui l'a rendu célèbre après sa mort mais pas de son vivant. Il entend ainsi s'appuyer non seulement sur des guerres et batailles mais aussi sur des caractéristiques universelles, applicables de manière globale. Au début du XIXème, la théorie de Clausewitz est jugée trop théorique, avec une « plume trop prétentieuse », selon Jomini.

**- Une plongée dans sa réflexion militaire dans la 2ème partie sur « Que faire en guerre ? », avec une étude particulière de la guerre de siège et de l'art des fortifications.**

C'est dans cette partie que Drévilion s'attarde sur la réflexion des théoriciens de l'époque, dont Clausewitz, autour de la possibilité d'un modèle théorique de la bataille qui reposerait sur un certain nombre de critères : l'organisation d'une campagne militaire avec les mouvements de troupes, la tactique, la question de la guerre de masse, l'approvisionnement. A l'époque, « les batailles étaient des modalités majeures de la publicisation de la guerre ». Ainsi, celle de Valmy en 1792, fut articulée à la « victoire fondatrice de la République ». Clausewitz, comme la plupart des auteurs de l'époque, renonça à la construction d'un objet théorique. Sur ce sujet, le principal affrontement fut celui de Guibert face à Mesnil-Durand : « A partir de sa conception pragmatique et conjoncturelle

de l'ordre de bataille, Guibert attaqua Mesnil-Durand pour avoir soumis sa vision de la mécanique à des « formes superflues de géométrie et de métaphysique ». L'objet « bataille décisive » a été également discuté par Clausewitz et ses contemporains mais même si la majorité reconnaît qu'une bataille peut être décisive dans le succès d'une campagne et « quelquefois même du sort d'un empire » (Jomini), « ce constat n'a pas élevé la bataille à l'échelle d'un phénomène absolu concentrant l'intégralité de l'essence de la guerre (...) Une bataille n'était donc pas jugée décisive par essence mais relativement au contexte opératif voire stratégique dans lequel elle s'insérait » (Drévilion)

Cette partie s'achève par le paradoxe que fut l'art des fortifications, le système de « pré carré » élaboré par Vauban en 1763, en terme de publicisation : implantée depuis longtemps dans la pensée de la guerre (traité de Valturio en 1472), « il ne fut introduit que tardivement dans la sphère publique par sa logique corporatiste », « un corps professionnel fermé sur lui-même ». C'est l'objet de l'ouvrage de Lazare Carnot en 1784, *Éloge de Vauban*. On peut noter aussi sur cette question de la théorie de l'art des fortifications, le travail de Guillaume Le Blond avec son *Traité sur l'artillerie* en 1762. Son approche est globalisante, bien avant Clausewitz, comme le souligne Drévilion : « La guerre de siège apparaissait ainsi comme un fait total associé à toutes les pratiques de guerre et à la société civile ». Carnot, cité ci-dessus, a poursuivi sur la même logique en louant Vauban de son système de défense fondé sur « l'économie des forces ».

On le remarque donc ici : Clausewitz n'est pas le seul auteur à avoir pensé la guerre dans sa globalité ou dans son caractère théorique : d'autres l'ont précédé ou ont occupé l'espace public de manière plus importante.

**- La 3ème partie consacrée à l'un des éléments souvent présentés comme majeur dans la pensée de Clausewitz : l'articulation « Guerre et Politique » et les diverses formes de guerre.**

Drévilion revient ici de manière très critique sur la vision essentialiste de Clausewitz, non seulement sur la guerre, mais aussi sur la politique, mue selon lui de la même manière par des causes morales. Ainsi, la survalorisation d'une « guerre nationale » repose sur la projection de clichés moraux sur les armées d'un pays, pour reprendre la critique d'un contemporain, Guibert, et la mise en valeur de « la composante identitaire de la nation ». C'est la question du sentiment patriotique et de l'engagement dans le système guerrier, en fonction des pays. C'est d'ailleurs par ce sujet que l'influence de Clausewitz s'affirme à partir de la fin du XIXème siècle et se diffuse, notamment en France avec Ferdinand Foch : l'idée de soumission de la guerre aux progrès techniques, à la puissance de feu, est considérée comme nuisible à la tactique et à la théorie de la guerre. Le phénomène moral, avec le citoyen-soldat nourri du sentiment patriotique, permettant de surmonter la peur et de fournir un engagement massif, reprend le dessus sur le phénomène technique et est considéré comme la condition principale non seulement de la « bataille décisive » mais aussi un élément clé des facteurs des conflits armés. Sur ce point,

Drévilion est très critique vis-à-vis de Clausewitz, lui reprochant son manque de profondeur historique : ainsi, la conscription en France n'est pas née des guerres révolutionnaires mais peut remonter à Louis XIV avec sa milice royale.

### **Conclusion : quelle postérité ?**

A sa mort en 1831, Clausewitz est peu cité mais son influence fut certaine et longue parmi les officiers et dans la pensée de la guerre. Ainsi, dans la partie II, Drévilion revient sur l'importance, à l'époque de Clausewitz, des débats sur la mobilité avec « la guerre des jambes » ou ceux sur l'importance donnée par Clausewitz à l'arme blanche, jugée « métaphysique » et vertueuse, face à l'arme à feu, jugée immorale et destructrice, qui portaient dans l'espace public des mythologies de guerre. Ces mythologies de guerre ont été déconstruites dans les années 1980. Ainsi, l'historien Jean-Paul Bertaud a montré que la part des blessures à la baïonnette ne dépassaient pas 2% et l'historien

John Lynn que « les batailles étaient fondées sur un usage diversifié des armes à feu » (page 169). La pensée de Clausewitz alimenta aussi « la projection rétrospective du concept de guerre totale sur les conflits de son époque » (page 317) et fut validée comme concept opérant pour la 2<sup>de</sup> GM. Pourtant, les auteurs contemporains de Clausewitz furent très critiques sur sa démarche essentialiste et « tinrent compte de la diversité et de la complexité des réalités de guerre » (page 318). De plus, si Clausewitz perçut l'importance de la violence, sujet de recherche historique important, dans la guerre, « il en effaça la réalité empirique par son approche essentialiste », ce que les théoriciens de la guerre d'alors rejetaient en-terme d'approche.

Clausewitz nous donne donc à voir, à travers lui, la pensée militaire riche et complexe qui s'est construite au XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècle et la résonance et réception de sa vision de la guerre jusqu'à aujourd'hui.